LE JOCKEI,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

REPRÉSENTÉE sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, ci-devant Théâtre Italien, le 16 Nivôse, l'an IV, (6 Janvier 1796, vieux style.)

Paroles du Citoyen HOFFMAN.
Musique du Citoyen SOLIÉ.

A PARIS;

Chez VENTE, Libraire du Théâtre de l'Opéra-Comique; Boulevard des Italiens, près la rue Favart, N°. 340.

AN IVe. (1796 *vieux style.*)

PRESONNAGES.

ALEXANDRINE,	La C^{enne} St.-AUBIN.
LINVAL, *Amant d'Alexandrine*,	La C$^{enne.}$ CARLINE.
DAMON, *Oncle de Linval*,	Le C$^{en.}$ DOZAINVILLE.
ISABELLE, *promise à Linval*,	La C$^{enne.}$ ARMAND.
LA FLEUR, *Valet de Linval*,	Le C$^{en.}$ CORALY.

La Scène est chez Damon.

LE JOCKEI,
COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRINE, *seule.*

QUE de maux, que de chagrins nous cause une première faute! J'ai quitté mes parens pour suivre celui que j'aime : cachée comme une coupable dans une maison étrangère, il faut que j'évite tous les regards, dans la crainte d'être reconnue. Je ne vois pas même assez souvent celui pour qui j'ai fait tant de sacrifices. Ah! jeunes filles, jeunes filles.....

COUPLETS.

Lorsque vous verrez un amant
Vous regarder d'un air bien tendre,
Si vous ne fuyez promptement,
Le séducteur va vous surprendre.
Aux accens de sa douce voix,
Craignez que votre cœur réponde;
Qui fléchit la première fois,
Tombe tout-à-fait la seconde.

Fuyez sur-tout l'occasion
Sans trop compter sur la sagesse :
Hélas! trop de présomption
Prouve souvent trop de foiblesse;
Quand Linval m'offrit son amour,
Je fis la fière, l'indiscrète :
Je parlai trop le premier jour,
Le lendemain je fus muette.

Mais, à quoi bon se tourmenter
Pour résister à la tendresse?
L'amour sait toujours nous dompter;
Et trop heureux le cœur qu'il blesse!
Les accens de sa douce voix
Triompheront de la plus fière;
Ah! s'il faut aimer une fois,
Autant vaut aimer la première.

SCÈNE II.

ALEXANDRINE, LA FLEUR, *portant un paquet.*

LA FLEUR.

MADEMOISELLE, voilà ce que vous avez commandé.

ALEXANDRINE.

Porte-le dans ma chambre, et sur-tout, garde toi d'en rien dire à Linval. (*La Fleur sort.*)

Plus j'y réfléchis, plus je m'applaudis de la ruse que j'ai imaginée pour ne plus quitter mon amant, et pour éviter tous les soupçons. Mais le voici.

SCÈNE III.

ALEXANDRINE, LINVAL.

LINVAL.

MA chère Alexandrine, nous sommes exposés au plus grand danger. Vous me voyez dans la plus vive inquiétude.

ALEXANDRINE.

Qu'avez-vous, Linval ? Quel danger peut me menacer encore ? Ne m'aimez vous plus ?

LINVAL.

Ah ! je t'aime plus que jamais, et cependant il faut nous séparer.

ALEXANDRINE.

Nous séparer ? et c'est vous qui me le dites ! vous accourez pour me le dire ?

LINVAL.

Écoutez-moi de grace, ne me condamnez pas sans m'entendre.

ALEXADRINE.

Si je vous écoute, vous aurez raison.

LINVAL.

Mon oncle doit bientôt arriver ici.

ALEXANDRINE.

Votre oncle ?

LINVAL.

Hélas ! oui. J'ai cru qu'il resteroit plus long-tems à la campagne, voilà pourquoi j'ai osé vous loger ici : mais j'apprends qu'il va revenir, et s'il vous trouvoit dans sa maison, nous serions perdus.

ALEXANDRINE.

Vous n'avez pas toujours été si prudent, et si timide.

LINVAL.

Ah ! vous ne savez pas ce qui le ramène.

ALEXANDRINE.

Parlez.

LINVAL.

Il veut me marier, et il conduit avec lui l'épouse qu'il me destine.

ALEXANDRINE.

Vous marier ! Ah ! je reste. Je m'attache à vous, je ne vous quitte plus. Vous marier ! j'espère que ce ne sera qu'après ma mort.

LINVAL.

Chère amie, calme toi. Tu sais bien que je ne puis t'abandonner, mais au moins conjurons l'orage. Je t'ai déjà dit cent fois que je n'ai point de fortune ; tout ce que je possède, je le tiens de mon oncle. Il m'aime comme un fils, il me destine tout son bien ; mais en échange, il veut que je lui obéisse, il veut que j'accepte pour épouse la fille d'un de ses amis. En le brusquant, je perds tout, et je te rends malheureuse, laisse-moi le tems de lui faire changer de résolution ; éloigne-toi de cette maison, qui est la sienne, et où tu ne pourrois te cacher à ses yeux. Notre séparation ne sera pas longue, et Linval mourra plutôt que d'être infidèle.

ALEXANDRINE.

Je reste.

LINVAL.

Vous restez ? Et que deviendrons-nous si mon oncle vous voit ici ?

ALEXANDRINE.

Fiez-vous à moi ; j'ai un moyen de parer à tout.

LINVAL.

Quel moyen ?

ALEXANDRINE.

Une ruse que j'avois imaginée pour autre chose, mais qui me servira admirablement aujourd'hui.

LINVAL.

Mais mon oncle.....

ALEXANDRINE.

Votre oncle me verra.

LINVAL.

Que dira-t-il ?

ALEXANDRINE.

Il me dira que je suis fort aimable.

LINVAL.

Ma chere Alexandrine, vous ne connoissez pas mon oncle, quand il a une chose en tête....

ALEXANDRINE.

Laissez-moi faire, vous dis-je, je resterai près de vous.

LINVAL.

Et cette femme qui va venir ici ?

ALEXANDRINE.

Cette femme me verra.

LINVAL.

Mais, y pensez-vous ?

ALEXANDRINE.

J'ai pensé à tout, je vous le répète, j'ai un moyen sûr de pouvoir rester près de vous sans effaroucher personne.

DUO.

LINVAL.

A ce projet, à ce mistere
Je jure que je n'entends rien.

ALEXANDRINE.

Mon cher Linval, laissez-moi faire,
Comptez sur moi, tout ira bien.

LINVAL.

Mais vraiment c'est une folie.

ALEXANDRINE.

Non, ce n'est point une folie,
Si Linval me garde sa foi,
S'il aime toujours son amie,
Il n'est point de danger pour moi.

LINVAL.

Cette femme . . . . . que dira-t-elle ?

ALEXANDRINE.

Elle me verra sans courroux.

LINVAL.

Mon oncle . . . .

ALEXANDRINE.

Approuvera mon zèle
Et mon attachement pour vous.

ENSEMBLE.

LINVAL.	ALEXANDRINE.
A ce projet, à ce mistere,	Mon cher Linval, laissez-moi faire,
Je jure que je n'entends rien.	Comptez sur moi, tout ira bien.

LINVAL.

Mais de grace daignez m'entendre ;
Il n'est plus tems de plaisanter.
Mon oncle ici va vous surprendre.

ALEXANDRINE.

A lui je vais me présenter.

LINVAL.

Mais vraiment c'est une folie ;
Vous me faites trembler pour vous.

ALEXANDRINE.

Soyez fidele à votre amie,
Il n'est point de danger pour nous.

LINVAL.

Fuyez, fuyez, je vous conjure,
Eloignez-vous pour un moment.

ALEXANDRINE.

Je reste ici, tout me rassure,
Si je suis près de mon amant.

LA FLEUR *entre.*

Monsieur votre oncle arrive avec cette dame, ils descendent de voiture. (*Il sort.*)

ENSEMBLE.

LINVAL.	ALEXANDRINE.
Fuyez, fuyez, je vous conjure.	Ne craignez rien, tout me rassure,
Vous me faites trembler pour vous.	Le tendre amour veille sur nous.
	(*Elle sort.*)

LINVAL.

Ciel! elle entre dans sa chambre.... Si mon oncle.... Ah! quelle imprudence! Comment faire? on va la voir, je suis perdu. Si nous fermions la porte .... ciel! les voici.

SCENE IV.

LINVAL, DAMON, ISABELLE.

DAMON.

MONSIEUR mon neveu, il paroît que vous n'êtes pas très-empressé de venir au-devant de nous.

LINVAL *salue Isabelle avec embarras.*

Mon oncle, excusez-moi.... c'est que j'ai été surpris dans un moment....

DAMON.

Surpris agréablement sans doute, car je vous présente une aimable personne qui vous appartiendra bientôt de très-près. Allons, mon neveu, faites les honneurs.... Eh bien! qu'avez-vous donc tous les deux? Vous êtes tout interdits. Est-ce que la sympathie agiroit déjà? Vous vous taisez, Isabelle?

ISABELLE.

Mon silence n'a rien que de très-naturel.

DAMON.

Une femme qui se tait, vous appellez cela naturel? et toi tu es là comme une statue,

LINVAL.

Mon oncle.... L'étonnement.... La surprise.... L'émotion ..

DAMON.

La surprise ! L'émotion ! Quel verbiage ! Comment diable ! un homme à qui on amene une femme jeune et gentille......

LINVAL.

C'est précisément ce que je voulois dire, mon Oncle.

DAMON.

Allons, laissons tout cela, vous vous parlerez tantôt plus à votre aise, cherchons maintenant où nous logerons Isabelle avant la noce ; cette chambre lui conviendroit ; voyons.

LINVAL, *vivement.*

Mon Oncle, cette chambre est embarrassée.... je l'ai occupée pendant quelques jours. Celle là conviendroit beaucoup mieux à Mademoiselle.

DAMON.

Oui, tu as raison, elle est plus gaie, elle donne sur le jardin ; vous entendez bien Isabelle, voilà votre chambre, (*Isabelle n'écoute pas et paroit rêveuse.*) Toi Linval, viens avec moi, j'ai des arrangemens à prendre ici.... laissons cette belle enfant se remettre de sa surprise, elle est muette, interdite ; la timidité, la pudeur.... les femmes, un rien les suffoque.... mais laissez-faire, dans quelques jours on ne l'accusera pas de faire languir la conversation.

(*Il sort avec Linval.*)

SCENE V.

ISABELLE, *seule et assise.*

QUELLE est ma destinée ? malheureuse condition des femmes ! on m'arrache à ma famille, on me sépare de l'homme qui seul pouvoit faire mon bonheur ; pour me conduire dans une maison étrangere, et me marier sans mon aveu. (*Elle se leve.*)

AIR.

O toi que j'abandonne !
A tes tristes regrets ,
Trop cher amant pardonne
Les maux que je te fais.
Quand on va me contraindre
A te desespérer ;
Je suis bien plus à plaindre
Et je n'ose pleurer.

Toute espérance m'est ravie,
Moment fatal; jour de douleur!
Celui qui dût charmer ma vie,
Celui qui possédoit mon cœur,
Il faut que je le sacrifie,
Et que je signe son malheur.

O toi, etc.

Non, non jamais, non de mon ame
Ses traits ne pourront s'effacer;
A l'objet d'une douce flamme
Mon cœur ne sauroit renoncer,
L'autorité, ni la colere,
Ne peuvent rompre un nœud si beau,
Un seul mortel a su me plaire,
Il me plaira jusqu'au tombeau.

Ils vont rentrer; ah! cachons mes larmes, et retirons nous! Je ne sais plus quelle est la chambre qu'on me destine... je crois que c'est celle-ci... voyons....

(*Elle veut ouvrir la porte de la chambre d'Alexandrine.*)

SCENE VI.

ISABELLE, ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE, *en dedans.*

Sont-ils partis?

ISABELLE.

Quelle voix! quelqu'un dans cette chambre!

ALEXANDRINE, *en dedans.*

Est-ce toi, la Fleur?

ISABELLE.

C'est la voix d'une femme.

ALEXANDRINE, *sort habillée en jokei.*

Réponds donc...: Ah! pardon, Madame, je croyois parler à la Fleur.

ISABELLE, *émue.*

(*à part.*) Je me suis trompée, (*haut.*) je croyois entrer dans ma chambre.

ALEXANDRINE.

Qu'avez-vous? vous êtes émue....

ISABELLE, *s'assied.*

Vous m'avez effrayée.

ALEXANDRINE.

Pardon, c'est bien innocemment.

ISABELLE.

Je le crois ?

ALEXANDRINE.

Êtes vous incommodée ! avez-vous besoin de quelque chose.

ISABELLE.

Faites-moi le plaisir de me donner un verre d'eau.

ALEXANDRINE.

J'y cours. *(Elle sort.)*

ISABELLE.

Je suis toute émue.... Une maison où je ne connois personne.... Des domestiques qui vous traitent en étrangere, ... tout cela ajoute à mon ennui. Ah! mon pere, où m'avez-vous envoyée ?

ALEXANDRINE, *avec un verre d'eau.*

Mademoiselle, le voilà.

ISABELLE.

Je vous remercie. *(Alexandrine reprend le verre d'eau et le tient toujours sur l'assiette.)*

ALEXANDRINE.

C'est vous, Madame, qui épousez mon maître ?

ISABELLE.

Oui.

ALEXANDRINE.

Sera-ce bientôt ?

ISABELLE.

Mais je ne sais.

ALEXANDRINE.

Excusez ma curiosité.

ISABELLE.

Il n'y a pas de mal ; vous êtes à Linval ?

ALEXANDRINE.

Ah ! oui, je suis à lui.... et pour la vie ; mais le voici qui revient.

SCENE VII.

Les précédens, LINVAL, puis DAMON.

LINVAL, *en entrant.*

Ciel ! que vois-je !

ALEXANDRINE, *bas à Linval.*

Paix, point de surprise.

DAMON, *venant après.*

Isabelle est-elle incommodée ?

ISABELLE.

Ah ! ce n'est plus rien.

ALEXANDRINE.

C'est un verre d'eau que Mademoiselle m'a demandé.

DAMON.

Ah ! ah ! mon neveu, tu es donc à la mode, tu as un Jockei ?

LINVAL.

Oui, mon oncle, c'est un.....

ALEXANDRINE.

C'est un jeune homme qui s'est attaché à Monsieur, et qui le servira bien fidèlement.

DAMON.

C'est répondre à merveille. Mais, diable ! il est gentil, ton Jockei.

LINVAL.

C'est le meilleur enfant du monde.

ALEXANDRINE.

Oui, et l'on vouloit le renvoyer.

DAMON.

Et pourquoi cela ?

LINVAL.

Je craignois que mon oncle ne désapprouvât.....

DAMON.

Moi ? point du tout, je veux que tu le gardes.

ALEXANDRINE, *à Linval.*

Vous entendez, Monsieur.

DAMON, *au Jockei.*

Ne crains rien, mon enfant, tu resteras ; mais je n'en reviens pas, il est gentil à croquer, une petite mine fine....

ALEXANDRINE.

La mine est souvent trompeuse.

DAMON.

Mais pas trop, ce me semble ; tu resteras, mon ami, voilà Mademoiselle qui épouse ton maître, et tu la serviras....

ALEXANDRINE.

Avec beaucoup de zèle assurément.

DAMON, *à Linval.*

Comment s'appelle-t-il ?

LINVAL.

Mon oncle, il s'appelle.....

ALEXANDRINE.

Alexandre.

DAMON.

Alexandre, c'est un beau nom pour un Jockei.

ALEXANDRINE.

Ah ! ce n'est pas Alexandre-le-Grand.

DAMON.

De l'érudition ! Mais c'est une trouvaille que tu as faite-là, mon neveu.

LINVAL.

Si elle vous plaît, je m'en félicite.

DAMON.

Comment, mais elle me plaît fort. Eh bien, Isabelle, cela va-t-il mieux ?

ISABELLE.

Cela est tout-à-fait passé.

DAMON.

Le mariage raccommodera tout cela. Comme le petit Jockei va être content!.... C'est une belle chose qu'une nôce.

ALEXANDRINE.

Oui, Monsieur. Cela sera superbe.

DAMON, *à Isabelle.*

Allons, retirez-vous dans votre appartement. Reposez-vous ; j'ai deux mots à dire à mon neveu. (*bas à Isabelle en la reconduisant.*) Il m'a dit qu'il vous trouve charmante, que vous lui plaisez extrêmement.

ISABELLE.

Ah ! (*Elle rentre.*)

LINVAL, *bas à Alexandrine.*

Quelle imprudence !

ALEXANDRINE, *de même.*

Taisez-vous, du courage !

DAMON.

Et toi, Monsieur Alexandre, tu voudras bien nous laisser aussi.

ALEXANDRINE.

J'obéis. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DAMON, LINVAL.

DAMON.

SAIS-tu ce que me disoit Isabelle en sortant ?

LINVAL.

Non.

DAMON.

Elle m'a dit qu'elle te trouvoit bien, mais très-bien, infiniment bien.

LINVAL.

Mon oncle........

DAMON.

(*à part.*) Bon, il le croit. (*haut.*) Ça, mon neveu, parlons un peu d'affaires.

LINVAL.

Daignez m'écouter un moment. Êtes vous bien sûr qu'Isabelle ait de l'inclination pour ce mariage?

DAMON.

Très-sûr.

LINVAL.

Et moi, mon oncle, croyez-vous que cet hymen puisse faire mon bonheur ?

DAMON.

Ah ! nous y voilà. Tu as quelqu'amourette ? Oh je le savois; mais qu'à cela ne tienne, tu n'en feras pas moins ce que je desire.

LINVAL.

Mais si je n'avois aucun penchant pour le parti que vous me proposez.

DAMON.

C'est-à-dire, si vous aviez quelque penchant pour un autre parti, voilà ce que voulez dire. Eh bien, écoutez-moi à votre tour. Isabelle est la fille d'un ami à qui j'ai les plus grandes obligations, il n'est pas riche, et je veux m'acquitter envers lui en mariant sa fille; vous n'avez rien, je vous donne tout mon bien, si vous épousez Isabelle, et rien si vous la refusez, voilà mes conditions; parlez.

LINVAL.

Je crois que l'amour devroit entrer pour quelque chose dans le mariage.

DAMON.

Quand il y entre, c'est cela de plus, quand il n'y entre pas, il vient après, s'il peut; c'est ce qui ne me regarde pas; mais le mariage ne s'en fait pas moins, quand d'ailleurs il est convenable.

LINVAL.

Quelle union que celle de deux époux qui ne s'aiment pas.

DAMON.

Quelle union! quelle union! Ne diroit-on pas à vous entendre que tous les époux s'aiment comme des tourtereaux!

LINVAL.

Il n'y auroit pas de mal que cela fût ainsi.

DAMON.

Oh oui, c'est un beau rève, croyez-moi, mon neveu; je connois un peu les hommes, et même les femmes, quoique cela soit plus difficile; voici mon raisonnement, ou une femme aime en se mariant, ou elle n'aimera qu'aprés. Si elle n'aime qu'après, ce sera son mari, ou c'en sera un autre, c'est ce que le plus fin ne peut deviner, mais c'est au mari à se rendre aimable, ou à se consoler s'il ne réussit pas. Si au contraire une femme aime en se mariant, il y a mille contre un à parier que cet amour finira, car tout finit dans le monde, et dans le mariage sur-tout; ainsi vous voyez que toutes choses sont égales de part et d'autre, et que tout est pour le mieux. Au surplus je vous le répete, tout mon bien et la main d'Isabelle, sans Isabelle, rien.

LINVAL

Quoi, vous pourriez me forcer?....

DAMON.

Je ne force pas, je donne le choix.

LINVAL.

Et si je refuse Isabelle?

DAMON.

Alors nous nous brouillerons, vous n'aurez rien de moi et vous serez gueux toute votre vie,

LINVAL.

Je voudrois bien vous satisfaire, mais le cœur...

DAMON.

Le cœur! il est donc pris le cœur? Eh bien, monsieur, portez à votre maitresse un cœur qui soupire, beaucoup de penchant à la dépense et rien à dépenser. Cela fera ce qu'on

appelle un mariage d'inclination, et nous verrons combien de tems ce cœur soupirera.

LINVAL.

Vous me désespérez.

DAMON.

Oui dà? Eh bien voilà qui est fini, allez, monsieur; partez; bon voyage.

LINVAL.

Mon oncle, ayez pitié de moi.

DAMON.

Parbleu vous êtes plaisant; je vous offre une femme aimable et de la fortune, et vous me dites d'un ton lamentable, ayez pitié de moi.

LINVAL.

Mon oncle, je ne pourrai jamais m'y résoudre.

DAMON.

Vons ne pourrez jamais?

AIR:

Vous avez beau faire et beau dire,
Il faudra souscrire à mes vœux.
Je suis humain et généreux,
Je fais tout ce que l'on désire,
Mais quand on fait ce que je veux.

Cinquante mille écus de rente
Sans hypotheque et sans procès,
Avec cela femme charmante,
Et mon amitié pour jamais;
Acceptez-vous?

LINVAL.

Mon oncle........

DAMON.

Paix!

Vous avez beau faire et beau dire,
Il faudra souscrire à mes vœux.
Je suis humain et généreux;
Je fais tout ce que l'on désire,
Mais quand on fait ce que je veux.

Mais si vous faites résistance,
Si vous n'entendez pas raison;
Entre nous plus de connoissance;
Vous sortirez de ma maison,
Acceptez-vous? —— à ce silence,
Je vois que l'on entend raison.

Vous vous taisez; c'est assez dire
Que vous souscrirez à mes vœux.
Je suis humain et etc. *(Il sort.)*

SCENE IX.

LINVAL, *seul.*

Eh bien, ne voilà t'il pas que j'ai accepté sans rien dire; et que deviendra ma chere Alexandrine? l'abandonner, ô ciel! mais que faire? Comment résister? Mon oncle va me presser, je n'aurai pas le courage de désobéir; je suis perdu.

ROMANCE.

Il faut quitter ce que j'adore
Adieu plaisir! adieu bonheur!
Aujourd'hui je vous goûte encore,
Demain vous fuirez de mon cœur.
Séparons nous, trop douce amie,
Reçois mes adieux en ce jour;
Mais conservons toute la vie,
Le souvenir de notre amour.

Ne me montre pas tes allarmes;
N'ajoute pas à mon malheur,
Ne m'affoiblis pas par tes larmes,
J'ai bien assez de ma douleur.
S'il faut que notre cœur oublie
La peine qu'il sent en ce jour;
Qu'il garde au moins toute la vie
Le souvenir de notre amour.

Un jour sur un lointain rivage,
Sans espérance et sans repos,
Je n'aurai plus que ton image
Pour me consoler de mes maux;
Alors loin de ma douce amie
Je répéterai chaque jour
Je lui garde toute la vie
Ce cœur que lui donna l'amour.

SCENE X.

LINVAL, ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE.

Sortez, voici votre oncle. Il veut me parler en secret, je crois qu'il a des soupçons.

LINVAL.

Sur votre déguisement?

ALEXANDRINE.

Il m'a dit de l'attendre, il a l'air sérieux....

LINVAL.

LINVAL.

Vous connoîtroit-il ?

ALEXANDRINE.

Sortez, je l'entends. (*Linval sort.*)

SCENE XI.

ALEXANDRINE, DAMON.

DAMON.

AH ! tu es seul, tant mieux, nous causerons plus à notre aise ; il faut que tu m'aides à éclaircir un doute.

ALEXANDRINE.

Un doute, Monsieur ?

DAMON.

Oui, j'ai un certain soupçon que je veux vérifier. Écoute, mon ami, tu aimes ton maître ?

ALEXANDRINE.

Ah ! oui Monsieur.

DAMON.

Tu veux son bonheur ?

ALEXANDRINE.

Ah ! oui Monsieur.

DAMON.

Tu désires qu'il soit bien marié ?

ALEXANDRINE.

Ah ! oui Monsieur.

DAMON.

Et tu sens qu'il doit m'obéir quand je lui propose un parti avantageux..... Tu ne réponds pas ! ce silence confirme mes soupçons.

ALEXANDRINE.

Des soupçons ?

DAMON.

Petit jockei ! petit jockei, vous en savez plus qu'on n'a voulu m'en apprendre.

ALEXANDRINE.

Moi, Monsieur, je ne sais rien du tout.

DAMON.

Soit, brisons là-dessus, mais plaisanterie à part, tu peux me rendre service.

ALEXANDRINE.

Parlez, Monsieur, je suis à vos ordres.

DAMON.

Si tu me sers, ma générosité passera ton espérance; écoute, mon neveu a une amourette, tu le sais peut-être mieux que moi, mais je vais te le dire, comme si tu l'ignorois. Linval a voyagé, dans une ville de province il s'est amouraché de quelque grisette à qui il a fait tourner la cervèlle; cette jeune folle a eu la sottise de croire à la passion de mon neveu; bref, elle a quitté ses parens, et elle l'a suivi à Paris; cette démarche prouve assez que c'est un fort mauvais sujet.

ALEXANDRINE.

Ou qu'elle aime bien votre neveu.

DAMOM.

Petit jockei! . . . . mais reprenons le fil de notre histoire; mon neveu a logé cette fille dans quelque quartier de Paris, car tu sens bien qu'il n'a pas osé la fare venir chez moi.

ALEXANDRINE.

Oh! cela seroit trop fort.

DAMON.

Oui, il ne manqueroit plus que cela; sans doute il va souvent la voir, et je m'imagine que le petit jockei est quelquefois de la partie.

ALEXANDRINE.

Monsieur, je ne sors pas d'ici.

DAMON.

Bien vrai, tu ne sors pas?

ALEXANDRINE.

Où serois-je mieux qu'ici?

DAMON.

Eh bien s'il ne t'y a pas mené, il t'y menera sûrement; et c'est alors que tu pourras me servir.

ALEXANDRINE.

Comment, Monsieur?

DAMON.

Quand tu sauras où elle demeure... tu m'en avertiras et alors je ferai prendre cette fille...,

ALEXANDRINE.

Et qu'en ferez-vous?

DAMON.

Je la ferai reconduire à ses parens, si elle n'a d'autre tort que d'aimer mon neveu ; mais si c'est évidemment un mauvais sujet, je la ferai renfermer.

ALEXANDRINE, *après un silence.*

Et vous ferez bien.

DAMON.

Crois-tu ?

ALEXANDRINE.

Sans doute.

DAMON.

Tu me serviras donc ?

ALEXANDRINE.

De tout mon cœur.

DAMON.

En ce cas, compte sur ma reconnoissance ; tu sens bien qu'il ne faut pas faire manquer à mon neveu un établissement comme celui que je lui propose.

ALEXANDRINE.

Est-ce que mon maître refuse la prétendue ?

DAMON.

Je voudrois bien voir qu'il la refusât ! mais il faut couper le mal à sa racine.

ALEXANDRINE.

Mon maître accepte donc ?

DAMON.

Oui, tout est fini, il accepte, à demain la nôce ; c'est pour cela que je veux écarter tout ce qui peut le déranger.

ALEXANDRINE.

Ah !.....il accepte !....

DAMON.

Cela t'étonne ?

ALEXANDRINE.

Oh ! non, monsieur, il fait très-bien.

DAMON.

Toi, tu tiendras ta parole ?

ALEXANDRINE.

Je vous le promets.

DAMON.

Tu m'avertiras ?

ALEXANDRINE.

Sur-le-champ, dès qu'il sera avec elle.

DAMON.

Et nous ferons enfermer la demoiselle?

ALEXANDRINE.

Entre quatre murailles.

DAMON.

Cela sera plaisant.

ALEXANDRINE.

Très-plaisant. (*Damon sort en riant.*)

SCENE. XII.

ALEXANDRINE, *seule.*

IL accepte.... Que deviendrai-je!... Il m'abandonne.... Oh! cela n'est pas possible.... lui Linval? Si cela étoit vrai, qui pourroit se fier aux hommes.... Ah! l'on s'y fieroit encore.... Nous autres pauvres femmes, nous sommes faites pour être trompées.

SCENE XIII.

ALEXANDRINE, LINVAL.

LINVAL.

EH bien, ma chere, vos craintes étoient-elles fondées? Mon oncle se doute-t-il de votre déguisement?

ALEXANDRINE, *froidement.*

Non, Linval, il ne se doute de rien.... mais c'est une autre crainte qui me tourmente bien davantage.

LINVAL.

Eh! laquelle?

ALEXANDRINE.

Pouvez-vous le demander? méchant; il est donc vrai que tu m'abandonnes?

LINVAL.

Que dites-vous?

ALEXANDRINE.

Vous acceptez, vous vous mariez, vous me délaissez, moi qui ai tout sacrifié pour vous. Vous allez bientôt me chasser comme une malheureuse qui n'aura plus à choisir que la mort, ou la honte.

LINVAL.

Chere amie, n'en croyez rien, Linval vous aime plus que jamais.

ALEXANDRINE.

Mais vous acceptez.

LINVAL.

Il falloit bien calmer mon oncle, un refus l'auroit irrité davantage, et nous auroit rendu plus malheureux.

ALEXANDRINE.

Il falloit calmer votre oncle ? et moi comment calmerai-je la douleur de mon pere que j'ai quitté pour vous ?

LINVAL.

Il me reste encore de l'espoir, j'aurai peut-être le bonheur de déplaire à Isabelle.

ALEXANDRINE.

Oh! non, vous lui plairez; ceux qui ne savent pas aimer sont les plus adroits à séduire.

LINVAL.

Moi, je ne sais pas aimer ?

ALEXANDRINE.

Ah! vous aimez bien, à votre aise.... j'aimerois mieux être détestée que d'être aimée comme cela.

LINVAL.

Rends-moi plus de justice. Va! les chagrins et les inquiétudes n'ont rien diminué de mon amour.

ALEXANDRINE.

ROMANCE.

Non votre cœur n'est plus le même;
Nos jours de bonheur sont perdus,
Lorsque l'amour n'est plus extrême,
On est bien près de n'aimer plus;
Perdre l'amant que l'on adore,
Sans doute, c'est un grand tourment;
Mais un tourment plus grand encore,
C'est d'en être aimé foiblement.

Linval, rappelle à ta pensée
Ces premiers jours de notre ardeur;
Une main d'une main pressée
Suffisoit à notre bonheur.
Cent fois nous disions, je t'adore;
Cent fois ces mots nous sembloient doux,
Et ces mots répétés encore,
Étoient toujours nouveaux pour nous.

Mais envain ta bouche me jure
Que tu m'aimes toujours autant;
Elle n'a rien qui me rassure,

Ta voix n'a plus le même accent.
Non, Linval, tu n'es plus le même ;
Mais quels biens nous avons perdus !
Souffrance vaut mieux quand on aime,
Que plaisir quand on n'aime plus.

LINVAL.

Calme toi, chere amie, je te le jure, Linval n'aimera jamais que toi. Moi t'abandonner ! peux-tu m'en croire capable ? Mais parle ; que faut-il que je fasse ?

ALEXANDRINE.

Ce qu'il faut faire ? Quittez votre oncle pour moi, comme j'ai quitté mes parens pour vous.

LINVAL.

Eh bien, oui, je vous le promets, mais laissez-moi tenter tout ce qui est possible ; attendons encore...

ALEXANDRINE.

J'entends votre oncle....

LINVAL.

Fuyez, fuyez, il vous verroit pleurer.

ALEXANDRINE.

Je me recommande à vous. (*Elle sort.*)

LINVAL.

Ne crains rien, je suis tout à toi.

SCENE XIV.

LINVAL, DAMON, ISABELLE.

DAMON.

ALLONS donc Isabelle, approchez ; dites quelque chose à ce jeune homme qui brûle d'impatience de vous voir. Que diable ! il faut un peu se parler avant la nôce. Vous vous aimez, vous vous convenez, mais encore faut-il faire connoissance ; approchez donc, vous avez l'air de gens qu'on marie malgré eux ; vous vous aimez, dis-je ? et je vais vous laisser seuls pour vous le dire tout à votre aise : pendant ce tems-là je vais tout disposer pour votre bonheur ; allons Monsieur, faites le galant. ..... je vous le répete encore une fois, vous vous aimez et vous vous convenez. (*à part.*) Je le leur dirai tant, qu'ils finiront par le croire. (*Il sort.*)

SCENE XV.

ISABELLE, LINVAL.

LINVAL.

MADEMOISELLE, la conduite de mon oncle doit vous paroître bien extraordinaire; il vous conduit ici sans votre aveu, sans doute; et veut vous marier à un homme qui peut-être vous déplait.

ISABELLE.

Monsieur, vous n'êtes point fait pour déplaire.

LINVAL, *à part.*

O ciel! elle m'aime, c'est fait de moi.

ISABELLE.

J'aurois à plus juste titre la même chose à vous dire, monsieur votre oncle n'a pas sans doute consulté votre goût.

LINVAL.

Mademoiselle, vous devez être du goût de tout le monde.

ISABELLE, *à part.*

O ciel! il m'aime, je suis perdue.

LINVAL.

Si pourtant un mortel plus heureux avoit eu le secret de toucher votre cœur, c'est à celui-là, je crois, qu'il faudroit vous marier.

ISABELLE.

Si cependant votre cœur avoit déjà fait choix d'une personne plus aimable.

LINVAL.

Plus aimable! . . . . cela n'est pas possible.

ISABELLE.

(*à part.*) Que je suis malheureuse! (*haut.*) s'il ne falloit qu'une personne aimable pour faire notre bonheur, je ne pourrois me plaindre du sort que monsieur votre oncle me destine.

LINVAL, *à part.*

C'en est fait, je ne l'échapperai pas.

ISABELLE.

Mais malgré tous les avantages que des parens peuvent trouver dans l'union de leurs enfans, je pense que l'in-

clination devroit être consultée, et en cela monsieur votre oncle....

LINVAL.

Sur cet aricle-là, Mademoiselle, si nous voulons être francs, nous n'aurons pas de mon oncle.

ISABELLE, *avec embarras.*

Eh bien, Monsieur, sur quoi dois-je vous répondre?

LINVAL.

Comment désirez-vous que je m'explique?

ISABELLE.

Vous pourriez éclaircir un doute.

LINVAL.

Vous pourriez me tirer d'un embarras....

ISABELLE.

Si vous vouliez vous expliquer....

LINVAL.

Si nous voulions faire un aveu bien sincere....

ISABELLE.

Un aveu, Monsieur?

DUO.

ISABELLE.

Une fille honnête et timide
Sur ce point ne peut commencer:
Bien souvent son cœur se décide
Sans qu'elle ose le prononcer.

LINVAL.

Quoiqu'on veuille se faire entendre,
Il arrive plus d'une fois,
Qu'un jeune homme sensible et tendre
N'ose point expliquer son choix.
(*à part.*) Elle se tait.....

ISABELLE, *à part.*

Que veut-il dire?

LINVAL, *à part.*

Le cœur me bat.

ISABELLE, *à part.*

Son cœur soupire.

LINVAL.

Eh bien, Mademoiselle?

ISABELLE.

Eh bien?

LINVAL.

M'entendez-vous?

ISABELLE.

Je n'entends rien.

ENSEMBLE.

O trouble! ô peine extrême!
Je me flattois envain
C'est moi, c'est moi qu'elle / qu'il aime;
Mon malheur est certain.

LINVAL.

Si nous parlions avec franchise.

ISABELLE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LINVAL.

Daignez avouer entre nous....

ISABELLE.

Parlez clairement.

LINVAL.

Aimez-vous?

ISABELLE

J'aime, je ne puis m'en défendre.
Et vous?....

LINVAL.

J'aime d'amour bien tendre;
Et vous?....

ISABELLE.

L'amour a tous mes vœux.

LINVAL.

Eh bien! nous aimons tous les deux.

ENSEMBLE.

O trouble! etc.

LINVAL.

Enfin, achevez de m'instruire;
Quel est l'objet de votre amour?

ISABELLE.

Pourrais-je connoître à mon tour
L'objet que votre cœur désire?

LINVAL, *déterminé.*

En vous voyant, sans doute on doit être charmé;
Mais avant de vous voir, Linval avoit aimé.

ISABELLE, *vivement.*

Vous aimiez; ô moment prospere!
Eh bien, j'en fais aussi l'aveu le plus sincere;
Avant qu'on me parlât de cet engagement,
Mon cœur étoit lié par un autre serment.

LINVAL.

Vous aimiez!

ISABELLE.

Vous aimiez ?

TOUS DEUX.

O fortuné moment!

ALEXANDRINE, *qui paroit dans le fond.*

O le perfide amant !

ENSEMBLE.

ISABELLE et LINVAL.

Félicité suprême !
Je m'effrayois envain,
Ce n'est pas moi qu'il / qu'elle aime,
Mon bonheur est certain.

ALEXANDRINE, *à part.*

O trouble, ô peine extrême !
Je me flattois envain,
Il m'abandonne, il l'aime,
Mon malheur est certain.

ISABELLE, *vivement.*

Cet aveu me rend la vie. Je craignois .... je tremblois ... Je ne puis m'exprimer, je vais trouver votre oncle et lui tout découvrir. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

LINVAL, *puis* ALEXANDRINE.

LINVAL.

QUEL bonheur ! que je suis soulagé ! jamais on ne fit un plus aimable aveu.

ALEXANDRINE.

Oui, réjouissez-vous, félicitez-vous, ingrat !

LINVAL.

Que dites-vous, ma chere ? je suis le plus heureux des hommes.

ALEXANDRINE.

Et moi, la plus malheureuse des femmes.

LINVAL.

Vous êtes dans l'erreur; j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

ALEXANDRINE.

Une bonne nouvelle !

LINVAL.

Oui, Isabelle ne m'aime pas, elle a un autre engagement.

ALEXANDRINE.

Linval, vous me trompez ?

LINVAL.

Moi, vous tromper ?

ALEXANDRINE.

Croyez-vous que je ne l'aye pas vu ? j'écoutois, s'il faut tout vous dire ; et j'en ai été bien punie, car j'en ai plus appris que je ne voulois.

LINVAL.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je.

ALEXANDRINE.

Dans l'erreur ? N'ai-je pas vu votre joie, votre ravissement ?

LINVAL.

Eh ! sûrement, c'est parce qu'on ne m'aime pas.

ALEXANDRINE.

Oui, ajoutez-y la raillerie.

LINVAL.

Chere amie, cesse de te désespérer, je te jure que tout s'est passé comme je te le dis ; et s'il faut t'en assurer davantage, vois ton amant à tes pieds, et crois à ses sermens.

SCENE XVII *et dernière.*

Les precédens, DAMON, ISABELLE.

DAMON, *en entrant.*

Eh bien ! voilà du nouveau, le maître à genoux devant le Jockei !

ALEXANDRINE.

Nous sommes découverts !

LINVAL.

Oui, mon oncle, il est tems de vous dévoiler un mystère que je n'aurois jamais dû vous cacher ; vous voyez dans ce Jockei la personne que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. L'amour lui a fait quitter sa famille pour moi : la crainte d'exciter votre colère lui a fait prendre ce déguisement.

DAMON.

Eh bien ! j'apprends-là de belles choses.

LINVAL.

Punissez-moi ; privez-moi de vos bontés, je le mérite ; si c'est le mériter que d'avoir un cœur sensible et reconnoissant, je ne demande pas votre bien, mais votre amitié, et la permission de m'unir à celle que j'aime.

DAMON.

Isabelle, que dites-vous de cela ?

ISABELLE.

Puissiez-vous être aussi disposé que moi à faire leur bonheur.

DAMON.

Vous êtes indulgente; et vous, monsieur le Jockei, vous vous taisez?

ALEXANDRINE.

Après ma faute, tout ce que je pourrois vous dire, ne vous persuaderoit pas; ma honte me condamne au silence.

DAMON.

Mais vraiment; je ne m'étonne plus si le petit Jockei avoit tant d'esprit: mais nous verrons, nous verrons.

ISABELLE.

Soyez touché de leur sort.

LINVAL.

Mon oncle!

ALEXANDRINE.

Et moi, Monsieur, s'il m'est permis d'implorer votre clémence.

DAMON.

Quelle est votre famille?

ALEXANDRINE.

Je demande seulement que vous vous en informiez.

LINVAL.

Elle est honnête et peu fortunée, et ce n'est qu'un excès d'amour qui ait pu pousser Alexandrine à cette démarche.

DAMON.

Ah! c'est Alexandrine.

ISABELLE.

Allons, Monsieur, vous êtes si bon!

LINVAL.

Nous vous aimerons tant!

ALEXANDRINE.

Je vous devrai la vie et l'honneur.

LINVAL.

Vous vous attendrissez....

DAMON.

Parbleu! vous êtes trois contre un, comment y tenir? mais comment m'acquitter envers le pere d'Isabelle?

LINVAL.

Donnez à Isabelle une dot sur le bien que vous me destinez; donnez-le lui tout, si voulez, et qu'il me reste Alexandrine et votre amitié.

DAMON.

Ce procédé me racommode avec toi.

TOUS TROIS.

Ah! le bon oncle!

DAMOM.

Allons Isabelle, je vais donc vous ramener chez votre pere, et vous y prendrez l'époux qui vous convient, c'est pourtant la premiere fois qu'on me fait faire ce que je ne voulois pas.

LINVAL.

Vous ne vous en repentirez point.

VAUDEVILLE.

ALEXANDRINE.

Pour ne pas quitter son amant,
Il n'est rien que fille ne tente;
Pour servir un doux sentiment,
Il n'est ruse qu'elle n'invente.
Plus d'une autre sans doute a pris
Ce déguisement si commode,
Ainsi ne soyez pas surpris
Si les Jockeis sont à la mode.

DAMON.

A mes mœurs je n'ai rien changé;
Et je suis un peu du vieux style;
Jusqu'à présent j'ai négligé
D'un jockei l'usage inutile;
Je veux pourtant faire un essai
De cette agréable méthode:
Qu'on me donne un pareil jockei;
Et je vais me mettre à la mode.

LINVAL, *au parterre.*

L'amour dans nos amusemens
A presque toujours l'avantage;
Ses ruses, ses déguisemens,
Voilà nos ressources d'usage:
L'auteur vient de faire un essai
De ce moyen simple et commode;
Messieurs, tâchez que son jockei
Reste quelque tems à la mode.

FIN.

210